

L47
4657

9 Livraison.

WAGHETTE & C^e
Libraires-Éditeurs
79 BOUL. ST GERMAIN
PARIS.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS

JUSQU'À L'INVASION DES BARBARES

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT
ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE DE PLUS DE 2000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUÉ ET DE 100 CARTES OU PLANS

S'il est un pays qui soit, à bien des égards, l'héritier de Rome, c'est la France. Nous avons sa langue, ses lois, son administration, et pourtant la France n'a pas une Histoire romaine. Du reste, nos voisins ne sont pas plus avancés : Niebuhr et Mommsen, en Allemagne, n'ont étudié que la période royale et républicaine; Gibbon et Merivale, en Angleterre, que la période impériale. M. V. Duruy a voulu réunir ces deux parties d'un même tout et suivre du commencement à la fin cette vie d'un peuple qui a duré douze siècles. En 1843, il a publié le premier volume et il achève le sixième en 1878.

Cette histoire, qui commence par un berceau d'enfants et qui finit avec cent millions d'hommes, offre aux méditations du philosophe et de l'homme d'État la plus grande expérience politique et sociale que l'humanité fournisse, et elle a pour tous des enseignements; car au pied du Capitole et sur les pentes du Palatin s'agitaient, sous la tunique et la toge, les passions qui nous troublent. Sans doute, l'histoire d'hier ne révèle pas celle de demain; mais, s'il est un lieu où l'on puisse tirer profit de l'étude d'un passé lointain, c'est Rome.

Toutefois, il faut aller chez ces anciens avec des connaissances modernes, et non avec les vieux préjugés de la rhétorique des écoles qui règnent encore dans tant d'esprits. Depuis cinquante ans, la philologie a révélé la filiation des races et des religions du monde gréco-romain; l'archéologie nous a fait pénétrer dans l'intimité de son existence; et les inscriptions, qui étaient la presse d'un temps où tous les actes de la vie publique et privée se gravaient sur le marbre ou le bronze, ont permis de refaire en

sur l'herbe au bord de la voie, vis-à-vis de l'endroit choisi pour la gare, laquelle, comme bien on pense, n'existait encore que sur le papier.

Ce banquet, mi-parti aux flambeaux, fut la pièce sérieuse du grand festival, et demeure aujourd'hui encore le point lumineux vers lequel convergent mes souvenirs. L'évêque de Sion, feu monseigneur de Preux — dont Dieu veuille avoir l'âme — l'honora de sa présence et de son appétit. Au dessert, alors que la voix trébuche et que la mémoire cède tant soit peu la place à l'inspiration, il y eut afflux de toasts et de discours. La brise nocturne en porta l'écho chevrotant jusque par delà le pont du Rhône dans les halliers mystérieux de la forêt de Finges.

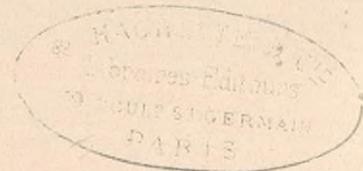
A dîneur bien repu, l'éloquence est un surcroît fin de volupté. Vins de la France et du Valais, champagne pétillant et chaud malvoisie, si puissants déjà isolés, que ne pouvez-vous réunis ! Les harangueurs avaient d'ailleurs pleine immunité ; où le français faiblissait, le patois venait à la rescousse. A l'idiome romand du Bas-Valais, mélange inextricable de gaulois, de burgonde et de savoyard, succédait, ou réciproquement, le dialecte haut-valaisan à l'accent nasal ; puis venait l'orateur du val d'Anniviers, ennemi juré de l's, en revanche amoureux fou du *ch* et du *z*. Par-dessus tout éclatait la trompette sonore et figaresque des discoureurs parisiens.

Pendant ces dits et redits sous le plafond étoilé du ciel, le temps vint de rentrer au gîte. La locomotive, toujours attifée, chauffa derechef au bas du talus, d'où se laissèrent dévaler pêle-mêle les convives à l'œil clignotant. Ce ne fut pas précisément le triomphe de l'ordre et de la discipline. Un notaire de Saint-Maurice, ou de Monthey, ou de Bex, — je ne sais plus lequel des trois, — se crut l'étoffe d'un mécanicien et monta d'emblée sur la machine ; il fallut que les personnes de sens plus rassis s'ingéniassent à rajuster les choses en leurs joints. J'avais, pour mon compte, scellé un pacte d'amitié chaude avec un jeune avocat de Genève, ardent Fazyste, plein de faconde et d'entrain, que je n'ai, Dieu me pardonne ! revu de ma vie.

Entre moi et ce passé joyeux, dix années ont dressé leur écran sombre. Les grappes savoureuses repoussent toujours aux vignobles de Sierre et de Conthey, les rochers féconds de Sion n'ont point perdu leur flore italienne, le figuier d'Inde, l'agavé y déploient encore leur feuillage, le grenadier y pousse comme jadis ses fleurs rouges, le safran, l'argémone du Mexique continuent d'y croître à l'état sauvage sous les rayons d'un torride soleil ; mais l'homme n'a point cette force éternelle de rajeunissement : d'année en année quelque ressort se détend ou se brise en lui ; son cœur ne retrouve plus le bruyant tic tac d'autrefois ; c'est le moulin dont les aubes s'engourdissent à mesure que le flot décroissant retire sa poussée.

Martigny est le grand *trivium* de la Suisse romande. On se rend de là par le col de Balme ou par la Tête-Noire à Chamonix, par le Simplon au lac Majeur, par le Grand Saint-Bernard et le val Ferret à Aoste, le chef-lieu du goître et du crétinisme. Aussi, à partir de juin, l'ex-Octodurum des Romains est-il encombré de touristes en belle humeur qui deviennent aussitôt la proie d'une armée de guides et de muletiers. Ceux-ci ont leur quartier général sur la grande place plantée d'arbres où se dresse depuis quelques années un beau buste de l'Helvétie par Courbet. De ce poste d'observation, ils ont barres sur tout arrivant, ils commandent au loin le marché.

Avec quel tressaillement de joie, après un chômage de six mois, ils voient apparaître le premier voile vert de touriste, en deçà du pont de la Dranse ! Le plus souvent, ce premier voile vert flotte sur



la tête d'un Anglais. A son aspect, la petite ville sort de sa torpeur hivernale et agite gaiement ses antennes. Les maisons se recomposent une figure avenante, et toutes retentissent à l'intérieur de je ne sais quels bruits d'aménagements qui ressemblent au murmure sourd d'une conjuration.

C'en est bien une en effet : c'est la conjuration, toujours renaissante et toujours victorieuse, des aubergistes de l'Helvétie contre l'hôte venu de l'étranger. Cette ligue-là n'a pas eu besoin de se régulariser, comme le *bund* de la liberté, par un pacte écrit et parafé, elle s'est faite et scellée d'elle-même ;

chaque année qui passe la resserre, et le voyageur en sent le nœud toujours plus solide autour de son cou. Tout concourt à la fortifier ; les chemins de fer eux-mêmes ne semblent faits qu'en vue des hôtels ; de service de nuit, point ; passé dix heures au plus tard, chaque rail n'est plus qu'un paisible promenoir offert aux grillons. Quant à toi, touriste sans vergogne, qui prétends brûler les étapes, halte-là ! c'est l'heure de souper, et voici céans l'amphitryon où l'on soupe.

C'est ainsi que de toutes parts, à la brune, les locomotives fédérales procèdent à l'œuvre patriotique du grand rabattage. Où que tu te sauves, tu seras forcé. C'est comme à Morat, moins, Dieu merci, le rôle de mort. Avez-vous lu la ballade ? « L'un fuyait par en haut, dit-elle des soldats de Charles le Téméraire, l'autre par en bas.



UN GUIDE.

On tua celui-ci dans les blés, celui-là dans les buissons. Quelques-uns coururent dans les bois, et ils n'étaient pas des cerfs ; les autres dans le lac, et ils n'étaient pas des poissons.... Ils s'y tenaient debout jusqu'au menton, et on les tirait comme des canards. On sauta en barque, et l'on poussa sur eux pour les mettre à mort. L'eau verte en fut toute rouge, rouges aussi étaient les bateaux. » Pauvres Bourguignons ! — pauvres touristes !

A Martigny-Ville se rouvre pour le voyageur la série des grandes pérégrinations à travers le haut massif qui sépare la Suisse de l'Italie. L'*alpenstock* recommence à jouer son rôle épique. En revanche le sac de nuit doit se faire de plus en plus mince, rejeter tous les oiseux *impedimenta*. Quelle émotion, ici encore, pour l'ascensionniste novice, quand, laissant à sa droite sur la hauteur la vieille tour du

château de la Batiâz, il prend la route de Martigny-Bourg, soit pour s'enfoncer dans l'étroit défilé où la Dranse bouillonne, soit pour escalader vers Chamonix ce charmant col de la Forclaz que dominant si majestueusement le mont Arpille et la Pointe-Ronde !

Son bâton ferré, qu'il serre d'une main vaillante, tire déjà du cailloutis de la grande place des résonances quasi triomphales. Doucement, jeune pionnier, et ménage quelque peu la pointe. Ce bâton tout brillant neuf est appelé à en voir de dures, et, bien sûr, la châtaigneraie où on l'a cueilli n'avait pas cru l'enfanter pour cela. Tu ne songes présentement qu'à traiter de maître à valet cette tige à la fois légère et résistante, souple et dure, qui doit soutenir ta marche glorieuse et trébuchante; dans quelques jours, crois-en ton ancien, tu la regarderas d'un autre œil. Une douce familiarité, née d'un labeur commun et d'une estime réciproque, se sera établie entre vous; tu auras vu ton bout de bois à l'œuvre; il aura, de sa part, expérimenté la sûreté prudente de ton étreinte, — car tu as, je pense, l'articulation bien nouée; au troisième gîte, vous serez camarades; vous aurez ensemble, au sein des hautes solitudes, des entretiens et des effusions dont le vulgaire ne se fait pas l'idée. Bien des fois tu ausculteras avec sollicitude l'état de santé de ton ami. La vis d'acier ne branle-t-elle pas dans la rainure? la virole de fer est-elle toujours adhérente au manche? Graves questions dont peut dépendre à une certaine heure le problème de ta destinée. Et si d'aventure le pauvre bois, pris d'une défaillance inopinée, ne pouvait jusqu'au bout fournir sa carrière, s'il te fallait l'abandonner au revers d'un rocher ou dans un fossé de la route, tu ne le ferais pas, j'imagine, d'un cœur sec et léger, comme un ramasseur de bûchettes qui, ne voulant que fagots d'élite, repousse du pied un rameau pourri.

II

La route de Martigny au Grand Saint-Bernard, sans cesse menacée par les éboulements, se bifurque en deux endroits, une première fois au village de Sembrancher, où s'ouvre à gauche la vallée de Bagnes, une seconde fois à Orsières, où s'embranchent, d'un côté, vers le Mont-Blanc, le val Ferret ou Ferrex, dont les forêts sont la propriété de l'hospice, de l'autre, le val d'Entremont, borné au sud



ASCENSION PAR LA PLUIE.

par la pyramide blanche du Vélan. C'est un peu plus loin, à droite, que sommeille dans son enceinte boisée le poétique lac de Champey; mais l'aboutissant le plus court et le plus plaisant n'en est pas cette route d'Orsières à Liddes, le long de la Dranse. Une montée récemment faite et partant, bien en deçà d'Orsières et de Sembrancher, du hameau des Vallettes, atteint en quelques minutes de magnifiques gorges creusées, à l'instar de celles du Trient, par un cours d'eau torrentueux appelé le Durnand.

Ici comme là-bas, au prix d'un labeur plus pénible encore, on a suspendu aux parois du roc une enfilade de galeries qui se prolongent sur une marge de huit cents mètres. Deux portes successives ferment l'entrée de ce défilé, peu connu encore, et que j'ai eu l'heur de visiter avant même qu'il fût livré à la curiosité du public. L'impression d'horreur y est certainement moins vive qu'au Trient. L'écartement des murs latéraux étant plus considérable, l'air et la lumière ne cessent pas d'y circuler; en revanche, il y a je ne sais quoi de plus grandiose dans l'ensemble. Le nombre et l'ampleur des cascades y varient la scène à l'infini; d'une passerelle à l'autre, le torrent change de voix, et ses mugissements épuisent toutes les gammes.

Il en est de même des rochers. Ayant plus d'espace pour s'étendre ou pour se dresser, ils ont formé dans la brèche des tabulations insensées et d'inextricables chaos. La plupart des gros blocs sont percés comme des cribles et laissent dégorger d'immenses nappes. Mais deux choses surtout donnent son caractère propre à cette gorge : c'est d'abord que le découlement s'y fait de toutes parts, en tous sens, à toutes les hauteurs; une infinité de cascades et de cascadelles, plus ou moins abondantes selon la saison, parfois de simples suintements, affluent de côté sur la masse d'eau longitudinale qui roule de chute en chute jusqu'au niveau inférieur de la trouée, au sortir de laquelle le torrent continue de serpenter vers la Dranse. C'est aussi que les observatoires aériens d'où l'on contemple et d'où l'on écoute ces sonorités grandioses et mouvantes vont en s'élevant de plus en plus comme un escalier babélique jusqu'au sommet même de la montagne. Là il ne faut plus que quinze ou vingt minutes de marche pour atteindre le lac de Champey. De la cime du défilé jusqu'au bassin il n'y a encore qu'un sentier de piétons; mais il est question d'y établir très-prochainement un chemin de voitures, comme il est également question de tailler une rampe de montée du fond des gorges du Trient à la terrasse de Gueurs.

D'Orsières à Liddes et à Bourg-Saint-Pierre, situé au point central de la vallée d'Entremont, la route n'offre rien de bien particulier; mais, passé le torrent de Valsorey, le chemin, façonné dans le roc au-dessus des précipices de la Dranse, traverse une magnifique forêt de mélèzes. Le passage a été bien amélioré depuis l'époque où Bonaparte s'y engagea avec son armée. On montre encore le mauvais pas où le Consul, par suite d'un faux mouvement, faillit tomber du dos de son mulet aux abîmes noirs de la rivière. Son guide le retint par ses vêtements, quand déjà il était suspendu au-dessus du gouffre. De quoi dépendent pourtant les destinées d'un grand pays et la physionomie d'un demi-siècle d'histoire! Que le bras du guide se fût allongé une seconde plus tard, ou qu'il ne se fût pas allongé du tout, ou que le pan de la redingote fût resté aux mains du sauveteur, que de choses, n'est-il pas vrai, eussent pu prendre un tout autre cours!

Au sortir de la gorge, on débouche sur la Cantine de Proz (1,800 mètres d'altitude), en face du glacier de Menouve. C'est ici, à l'entrée du morne défilé dit *de Marengo*, que commence à proprement dire l'ascension. Il faut que les dames descendent de voiture; la dernière montée, de deux heures et demie environ, ne peut se faire qu'à pied ou à cheval.

Quel épouvantable désert ! Certes, le Saint-Bernard n'a pas volé son terrible renom. On ne compte guère que soixante-dix ou quatre-vingts jours dans l'année où le passage soit dégagé de neiges ; en juillet même, j'en parle par expérience, il n'offre pas toujours pleine sûreté au touriste. Octobre passé, il n'y a plus que le contrebandier et son serre-file obligé, le douanier, qui s'y aventurent au petit bonheur. Je me trompe : plus d'un pauvre ouvrier piémontais qui n'a pas le choix des chemins s'y risque par les plus horribles journées d'hiver.

Ces pèlerins du travail comptent sur la halte réconfortante qu'ils sont assurés de faire au sommet du col, à l'hospice. Quand on monte le versant d'Aoste, le calcul est généralement assez juste ; mais c'est autre chose quand on vient par le versant suisse. Les trois quarts des catastrophes ont lieu de ce côté-là. En été, de gigantesques trombes de poussière de neige, aussi redoutables que les avalanches printanières, y ensevelissent parfois tout vivants les hommes et les bêtes. On ne se meut que dans un péril perpétuel, et si l'on cesse de se mouvoir, c'est pis encore. Repos est ici précurseur de mort ; l'engourdissement vous saisit les membres un à un, et si le *maronnier* n'arrive à temps avec sa pelle de sauvetage et son chien à clochettes, c'est fini : la neige qui floconne dans le défilé épaissit de plus en plus le linceul sur le corps rigide

du « naufragé », et voilà une nouvelle « croix de malheur » à dresser au bord de la route.

On s'explique maintenant ces noms de lieux qui font frissonner, *Val des Morts*, *Mont des Morts*, *Chapelle des Morts*. Presque chaque année compte sa demi-douzaine de victimes, — je parle seulement des gens qui périssent et non de ceux qui manquent de périr. Les moines, il est vrai, ne boudent pas à la peine ; sur ce point aussi la renommée n'a pas surfait la réalité. Ces bons religieux, qui ont placé si fort à propos leur maison de refuge et leur table d'hôte juste à cheval sur le défilé, appartiennent, on le sait, à l'ordre des Augustins. Mainte jeune pensionnaire se les représente volontiers sous la figure de vieillards sérénissimes, à la barbe ruisselante et chenue ; mainte jeune pensionnaire s'abuse



CONTREBANDIERS DANS LA MONTAGNE.

sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. Tout religieux du Saint-Bernard qui en est arrivé à cet état de sénilité vénérable est invariablement relégué, comme infirme et hors de service, à la maison-asile de Martigny. Ceux qu'on voit, ceux que, pour ma part, j'ai vus à l'hospice, sont tels qu'ils ont besoin d'être, en raison de leur tâche pénible : de vigoureux gaillards de vingt-cinq à trente ans au plus, ayant bien plutôt, leur robe de bure mise à part, la prestance d'alertes chasseurs que celle de graisseux chanoines.

Et loin d'imiter ces bonzes de l'Indo-Chine qui se retirent pudiquement, en se voilant le visage de leur éventail de palmier, sitôt qu'une femme entre dans la case où ils se trouvent, ils accueillent d'une façon aimable et toute mondaine les *ladies* et autres personnes du sexe qui leur font l'honneur d'une visite. Dans l'hospice, il n'y a pas seulement, outre des chambres à coucher (qui ne sont nullement des cellules), une bibliothèque, une chapelle, — deux choses qui sont le propre de toute maison conventuelle, il y a de plus un cabinet d'histoire naturelle, un petit musée d'antiquités et un salon : je dis un salon, avec piano et orgue, où l'on peut, le soir, se donner le plaisir de moduler, à deux mille cinq cents mètres au-dessus de l'orchestre de l'Opéra, tous les airs sacrés et profanes.

Ce qui est ici sombre et sinistre, ce qui vous laisse pour la vie un secret tressaillement d'horreur, ce n'est pas le logis, c'est son entourage. Dès cinq heures de l'après-midi, un air âpre, qu'on dirait toujours chargé de cristaux acutangles, vous arrive par les fenêtres ouvertes ; chaque matin, même au plus fort de l'été, le petit lac noir attendant au refuge apparaît revêtu d'une légère incrustation de glace. Les poissons mêmes, qui prospèrent assez bien au lac du mont Cenis, ne vivent guère ici. Il va sans dire qu'en fait de provisions il faut tout monter d'en bas, à dos d'homme ou de mulet : c'est même là un des côtés durs de l'existence des religieux ou du moins de leurs domestiques, les *maronniers* en question.

On a bien essayé de mordre à coups de bêche dans quelques morceaux de terrain qu'abritent tant bien que mal des auvents de roc ; mais le renne même de Laponie et l'ours jaune du Groenland, les moins renchérissés, à coup sûr, d'entre tous les herbivores jusqu'ici connus, dédaigneraient, je crois, de brouter céans. De verdure digne de ce nom, nulle trace (1) ; des fleurs, il n'en existe qu'en peinture, dans les petits tableaux champêtres, image d'une autre nature presque fabuleuse, qui sont accrochés aux lambris des chambres à coucher. Je me rappelle pourtant avoir découvert, à la fin d'août, des violettes doubles, poussées à l'état sauvage, sur un coin du *Plan de Jupiter*. On appelle ainsi l'espace de terrain où s'élevait jadis le temple de *Jupiter Pœninus*, d'où le nom d'*Alpes Pennines* donné à toute la chaîne du Valais (2).

Vous figurez-vous à présent l'effet que produisent sur le voyageur une soirée et une nuit passées sous le toit des moines, au sein de cette nature implacable et revêche ? Il semble qu'on ait un pied dans la vie et l'autre dans la mort. Quand, le matin, avant de repartir, on erre solitairement autour de l'hospice, on tourne et retourne d'un air indécis aux abords d'un petit bâtiment carré, qui porte une croix au pignon : c'est la *Morgue*. Et cette morgue-là n'est pas un lieu de transition, un simple vestibule d'attente, comme la nôtre ; c'est un gîte toujours habité, une salle de repos définitive. A travers les épais barreaux on aperçoit dans l'intérieur des corps tout raides, offrant à peine trace d'efflorescence, et qui, pareils aux momies fameuses de Pompéi, ont conservé dans la mort l'attitude dernière de leur

(1) La *vacherie* et ses chalets, pâtis assigné au bétail de l'hospice, sont en dehors du plateau et plus bas.

(2) D'après les érudits, le mot *Penn*, celtique d'origine, signifierait : *Dieu des hautes sommités*.

vie. *Pulvis es...*, voilà une parole qui ne s'est pas encore vérifiée pour eux ; l'air glacial de ces hauteurs ne permet pas aux cadavres de s'y décomposer aussi vite qu'ailleurs, et c'est ainsi que la dépouille humaine de maint pauvre diable exhumé trop tard de sa couche de neige, et que nul parent ou ami ne viendra jamais réclamer, demeure présente et reconnaissable aux yeux des vivants dans son transissement éternel.

Le chien du grand Saint-Bernard a partout sa légende écrite. Que l'individu actuel provienne d'une souche danoise ou wurtembergeoise, que la race du Terre-Neuve, dont il n'a pourtant pas



LE GRAND SAINT-BERNARD.

le poil, ait été quelque peu mêlée à la sienne, il n'importe. Ce qui est certain, c'est qu'il a tout à la fois de merveilleuses aptitudes de garde et de sauvetage. Au logis, c'est un véritable Cerbère ; une fois dehors, il est plus doux. Ce dernier trait lui est commun avec le grand chien valaisan de la plaine, qui fait toujours mine de vous dévorer à la grille, et qui ne s'inquiète plus de vous dès que le porte-clefs ou le maître vous a souhaité la bienvenue.

J'ai entendu dire, dans le pays même, que le dogue du Saint-Bernard, transporté hors de l'hospice, devient rapidement acariâtre et féroce ; l'expérience ne me l'a pas prouvé. Je me souviens d'avoir à demi apprivoisé en l'espace de quelques jours un animal de cette espèce, encore jeune il est vrai, dont les religieux avaient fait don à l'un de leurs fermiers du Bas-Valais.

Ce qu'il y a en cette bête de prodigieux, c'est sa finesse d'ouïe et d'odorat. Elle retrouve la trace

du sentier sous la neige, elle flaire de loin le voyageur égaré, et parfois même elle pressent la chute d'une avalanche. On conserve encore au premier étage du Museum de Berne la dépouille du plus célèbre de ces animaux, le chien *Barry*, qui, en douze années, arracha, dit-on, à la mort une vingtaine de personnes. Un de ses principaux exploits, vulgarisé par la gravure, fut le sauvetage d'un enfant dont la mère avait péri sous une avalanche. Barry, ayant trouvé le petit garçon inanimé dans une grotte de neige et de glace, *in einer Grotte von Schnee und Eis*, dit le poëme que j'ai eu occasion de lire en pays bernois, fit d'abord si bien par les douces frictions de sa langue qu'il réussit à lui rendre un souffle de vie. Il se coucha ensuite à terre en s'efforçant de hisser sur son dos la frêle épave. L'enfant, réveillé de son froid sommeil, s'aida du mieux qu'il put; il finit par enfourcher l'animal, s'accrocha des mains à son cou puissant, et quelques instants après on voyait entrer à l'hospice ce cavalier d'une nouvelle espèce.

Vous noterez qu'on dérogea en faveur de Barry à la loi de la Confédération qui défend le port



SAUVETAGE AU SAINT-BERNARD.

de tout insigne honorifique : le chien fut décoré... d'une médaille attachée à son cou. Après une carrière toute de dévouement, la glorieuse bête eût, ce semble, mérité de s'éteindre dans les douceurs de la retraite; mais elle vivait à l'époque orangeuse et sanglante du premier Empire. L'antique mont Joux (*mons Jovis*) était alors quotidiennement tra-

versé par des militaires de l'armée française qui rejoignaient leur corps en Italie. Un jour un de ces soldats

s'égaré par le col et tombe défaillant sur la route. Il ne revient de son évanouissement qu'au contact d'une tiède haleine, accompagnée de légers attouchements à son visage. Il soulève les paupières, et qu'aperçoit-il? Une sorte de monstre, à l'œil injecté de sang, à la mâchoire énorme, qui se tient accroupi sur lui, en posture de le dévorer. L'effroi achève de ranimer le militaire; il tire son sabre et transperce l'animal; puis, se remettant en marche, il retrouve tant bien que mal la trace oblitérée du sentier, et sonne au perron de l'hospice. Là il narre tout d'abord son aventure. Au signalement qu'il donne de la bête apocalyptique, l'émoi s'empare de chacun; on court au chenil : Barry n'y est pas. C'était le diable, dès que soufflait la tourmente, pour le retenir au logis. Ce jour-là surtout, il avait poussé à la chaîne de tels hurlements qu'un des maronniers avait fini par le détacher. On se rendit en hâte à la place indiquée. Hélas! le pauvre chien y était étendu sur le névé rouge de sang : le soldat avait tué son sauveur.

A la vallée d'Entremont je préfère de beaucoup la vallée de Bagnes, qui forme avec la première une parallèle un peu divergente. Sa longueur est de huit lieues. Je l'ai parcourue deux fois à



CHIENS DU SAINT-BERNARD.

NETTE & C^{ie}
RUE DE LA HARPE
N^o 101
PARIS

quelques années d'intervalle. Un cercle de monts puissants l'environne comme une ceinture de forteresses. C'est, je l'ai dit, par Sembrancher qu'on y entre de Martigny. Ce ne sont d'abord que champs cultivés, riches prairies, vergers et châtaigneraies; puis viennent des « fromageries » et des pâtis alpestres qui nourrissent des milliers de vaches nerveuses et de petite taille, fort prisées et pour la qualité de leur lait et pour leur aptitude au travail.

Le chef-lieu de la vallée, Chables, est assis dans un vaste cirque, entre Pierre-à-Voir, dont le gracieux piton domine encore de l'autre côté la plaine du Rhône, et les monts Gelé et Sixblanc. Au sud se dressent les hauts pignons de la Ruinette, le mont Pleureur aux murailles nues, et, à droite du terrible glacier de Giétroz, la pointe élancée de Corbassière et le Grand Combin. Dès qu'on a dépassé Lourtier et surtout l'auberge de Fionnay, d'où se fait l'ascension du mont Fort, par la belle alpe Louvie, un ancien lac desséché, le paysage prend un aspect plus revêché. Les pâturages sont pierreux, d'énormes coulées de débris ont roulé de toutes parts; plus de châtaigniers; des pins noirs, des fenières, des érables. La Dranse, qui trouve à peine où se faufiler, déferle avec rage contre les rochers. En maint endroit on est presque de niveau avec elle, ou même il la faut franchir en sautant d'une pierre à l'autre; puis, au bout de quelques minutes, après de nouveaux chalets de halte, la gorge va encore se rétrécissant; on monte, et la vallée semble se fermer. Le torrent mugit maintenant à plus de cent pieds de profondeur dans le défilé. On tourne la muraille du Mauvoisin en franchissant l'abîme sur un pont de pierre d'une hardiesse inouïe, et une nouvelle montée en zigzag conduit à un petit hôtel originalement perché sur la crête.

Là finit à son tour la région des pins et des érables; en revanche, le sol est couvert d'un feutre épais de rhododendrons. Fleurs et arbustes y abondent. L'alpe qui domine à droite la vallée suffit à près de cent têtes de bétail; on y a construit une demi-douzaine de chalets en pierre.

Vous touchez ici de la main ce fameux glacier de Giétroz, qui nourrit de ses pleurs une cascade plus grosse que Pissevache. Le voici, à votre gauche, avec l'escarpement noir de sa paroi, ses aiguilles éblouissantes de blancheur et ses crevasses aux reflets verdâtres. Couchez-vous sur cette impression; demain à midi, s'il plaît au ciel, vous pourrez vous régaler du fracas tonitruant de mainte avalanche dévalant le long des rochers. Ce glacier est une épée de Damoclès toujours suspendue sur l'étroite vallée de Bagnes, et par deux fois déjà le fil d'attache s'est rompu. On parle encore dans le pays de l'épouvantable catastrophe qui marqua le printemps de 1818. Les deux années précédentes avaient été justement des années très-froides; les glaciers, fort accrus, s'étaient épanchés dans les vallées, faisant mine d'y reconquérir tout le terrain qu'ils avaient perdu en un demi-siècle. Celui de Giétroz notamment, au cours de sa marche offensive, avait déversé à l'entrée du vallon de Torrenbec, un excédant de glaces et de neiges qui avait obstrué le cours de la Dranse et donné naissance à un grand lac auquel on tâcha vainement de ménager une galerie d'écoulement à travers le rempart des blocs transversaux. Celui-ci se rompit à tout coup, et les eaux, cessant d'être prisonnières, prirent leur course avec furie. L'étroit vallon de Mauvoisin fut le premier livré à la destruction. Le torrent, haut déjà de plus de trente mètres, y fit écrouler le pont susnommé, et arriva d'un bond aux pâturages de Mazeria, dont il emporta le chalet, puis se précipita dans la gorge de Ceppi. Là il rafla dans sa marche tous les blocs de rocher dont les bords de la rivière étaient constellés, et les jeta comme un tourbillon sur les quarante-deux chalets de Bonatchesse, qui du coup furent pulvérisés. S'enfonçant ensuite dans un abîme, le courant reparait à Brecholai, y culbuté

une trentaine de bâtiments rustiques, sape toutes les parties basses de la forêt de Livonnaire, déracine une aire immense de rochers, et en écrase les cinquante-sept cabanes de Fionnay. De cet endroit à Lourtier, la masse liquide, fortifiée de tous ces débris, s'engouffre et tournoie dans la gorge, dont elle racle effroyablement les parois, et qu'elle ne réussit à franchir qu'en s'élevant à près de cent mètres. Un autre pâturage, celui de Granges-Neuves, lui livre au passage ses vingt-cinq chalets, qu'en un clin d'œil elle a dévorés. Le torrent, à ce point de sa course, n'offre plus figure d'élément fluide ; c'est une masse épaisse, presque solide, lançant en l'air des quartiers de roche et portant, dressés debout à sa surface, des pans entiers de forêt. Ce n'est qu'en débouchant dans le cirque de Bagnes que les eaux, trouvant plus de place pour s'étendre, se relâchent quelque peu de leur violence ; elles n'y enlèvent pas moins trente-huit maisons, cent douze autres bâtiments, quarante-deux moulins ou martinets, nombre de ponts, et toutes les digues de la rivière. Quelques voyageurs qui chevauchaient sur la route sans se douter que la débâcle, annoncée d'avance par toute la vallée, pût se produire si impétueusement, aperçurent en se retournant la coulée diluvienne qui venait à eux avec la vitesse de plusieurs centaines de mètres à la minute. Ils sautent aussitôt à bas de cheval et gravissent la montagne au pas de course. Il était temps : l'eau remplissait un moment après toute la vallée.

De Chables à Martigny la distance est de quatre lieues ; en moins d'une heure le torrent l'eut franchie, détruisant tout sur son passage. Le petit village de Bovernier, situé en face du mont Catogne, non loin de la route qui conduit aux gorges du Durnand, fut sauvé de l'inondation par une saillie de roches qui la détourna. Le torrent passa comme un trait à côté du hameau sans le toucher, quoique la nappe en mouvement dépassât de beaucoup le toit des maisons. On voit encore à Martigny, sur un mur derrière l'hôtel de la Tour, une raie noire avec une inscription qui rappelle la date du sinistre et la hauteur (six ou sept pieds) que l'eau atteignit en cet endroit même au-dessus de la route ; on a marqué aussi sur les rochers en face de la cascade de Giétroz le niveau où montèrent les glaces : deux cent cinquante ou trois cents pieds au-dessus de la vallée. La débâcle, qui avait commencé à cinq heures de l'après-midi, arriva au lac de Genève à onze heures du soir, après avoir parcouru dix-huit lieues en six heures. Elle avait fait, soit dit en passant, trente victimes humaines.

III

Il n'est peut-être pas au monde de bassin fluvial qui offre une netteté de lignes aussi simple et aussi grandiose que cette ancienne vallée pennine, étendue sur une longueur de plus de quarante lieues, depuis le pont de Saint-Maurice et le col de Balme jusqu'à la Furka, c'est-à-dire des frontières de Vaud et de Savoie au seuil du canton d'Uri. Les deux hautes chaînes parallèles entre lesquelles court le Rhône y forment un double escarpement dont nulle part la masse ne faiblit, et cette vigueur soutenue des jointures n'exclut pas une mobilité étonnante d'aspects.

Lorsqu'au delà du coude de Martigny la fière pyramide du mont Catogne, qui de loin barrait l'horizon, s'efface derrière d'autres croupes plus avancées, l'harmonie et l'équilibre des reliefs n'en sont point atteints ; en face de ces croupes surgit aussitôt une série d'autres sommités dont le mont de Fully et le mont des Vents figurent la première amorce. De quelque côté qu'on se tourne, le regard se heurte à une ceinture de bastions sourcilleux. Les dépressions latérales qui trouent au sud l'énorme massif ne présentent à l'œil que de minces et tortueuses gerçures, où il semble à peine

possible de se faufiler; la vérité est que ces brèches, si étroites au début, vont s'évidant pour la plupart en forme de collier de cheval, et dessinent de splendides vallées — d'Hérens, d'Anniviers, de Saint-Nicolas, etc. — qui s'enfoncent parfois dans l'intérieur jusqu'à la profondeur de dix ou douze lieues.

De ce massif méridional, si riche en cimes et en glaciers, les points culminants sont le Mutterhorn (Cervin), avec sa belle compagne la Dent Blanche, et surtout le mont Rose, dont les énormes contre-forts irradient de part et d'autre comme les vertèbres d'un cétacé. Cette région, si remarquable par sa structure, l'est encore plus par la diversité extraordinaire de ses climats et de ses productions. En tel endroit, c'est le sol avare de l'Islande, une nature grimaçante et transie; pas un fruit ne peut croître. Ailleurs, ce sont des paysages chauds et ensoleillés où prospère la flore de Sicile et d'Afrique. Ici la moisson se fait en mai, là on n'emplit les granges qu'en octobre. Tel coin n'est qu'un hérissément sauvage de pics perdus dans les nuages, un chaos mélancolique de roches nues et déchiquetées; tel autre représente une riante et fertile idylle. De la Morge au Sanetsch, par exemple, on parcourt en une demi-journée quatre ou cinq zones différentes, et, en sept lieues de chemin, on trouve successivement toutes les plantes qui croissent du quarantième au quatre-vingtième degré de latitude. De Sion à la Souste, figues, grenades et amandes viennent en pleine terre; la vigne y fournit presque sans culture des vins analogues à ceux d'Espagne. Et quel bon kirsch donne la cerise, qui pousse encore à Stalden et sur les étages inférieurs du Simplon! Quelle huile fine on tire de ces magnifiques noyers de Salgues, sur la route de Sierre aux bains de Loèche!

Grâce à l'influence des souffles du sud, on voit maintes fois, dans la zone la plus élevée, l'érable céder la place au poirier et le pin de montagne au mélèze; à une altitude bien inférieure, le gazon se dessèche vite, devient roussâtre, et l'on aperçoit quantité de saules inconnus aux régions du Nord. Grand aussi est le contraste au point de vue de la population et des mœurs entre le haut et le bas Valais. Dans celui-ci, mieux frotté de civilisation, vivent des hommes plus ouverts à la culture, aux nouveautés, et réputés même des têtes chaudes; l'autre, au contraire, renferme une race dévote, superstitieuse, entichée de cérémonies et de processions, qui ne laisse guère chômer les chapelles et les ermitages. En deçà de Sion se reconnaît encore quelque peu l'esprit de Vaud et de Genève; au delà dominant surtout la rude vie alpestre, les vieilles coutumes, le régime patriarcal de Schwytz et d'Uri.

De Martigny à Sion, il y a trente kilomètres, en suivant la « route impériale de première classe, numéro 6, de Paris à Rome et à Naples par Milan », comme il est dit dans l'Annuaire de la préfecture du département du Simplon pour 1813. Ici, comme au-dessous de Martigny, c'est le versant de la chaîne pennine qui est le plus riche en végétation. Les forêts y montent jusqu'en haut, le pied en est tout en vignes, prairies et vergers. L'autre versant, généralement nu jusqu'à la ceinture, est d'un dessin plus brut et plus terne; mais, si l'on en excepte les parcelles de terrain que le Rhône enlève à la culture, la plaine aussi bien que les racines des monts offre des aspects pleins de fraîcheur et d'attrait. Telles sont, par exemple, les ombreuses oasis de Fully et de Brançon. Ne vous contentez pas de les contempler de loin. Quittez la grande route poussiéreuse et monotone, et enfilez un de ces chemins de traverse qui serpentent à travers prés et taillis. En quelques minutes vous atteindrez le Rhône, non pas ce Rhône limpide et azuré que vous regardiez à Genève tomber du Léman, mais un fleuve trouble, un torrent jaune, crachant de toutes parts des bavures de sable et de limon. Une

double levée construite sur chaque rive, et que sans cesse il faut réparer, lui indique le chemin à suivre; tous les cinquante pas, une flèche transversale de cailloux, un épi, comme on dit, refoule ses flots agressifs. Vous le franchirez sur un de ces ponts branlants et sans parapet, où il serait certainement fâcheux de se rencontrer nez à nez avec quelque taureau valaisan ayant une guêpe au creux de l'oreille; puis, par un joli sentier en zigzag, vous arriverez au village niché par delà.

Saxon-les-Bains, où a sévi trente années durant, avec privilège cantonal, un appareil de roulette et de trente-et-quarante, est, pour cette raison même, l'étape la plus connue entre Martigny et Sion. Quand je dis la plus connue, je me trompe. Sur les milliers de visiteurs qui y affluaient annuellement, bien peu ont poussé une pointe en dehors du parc attenant au Casino, parc dont tous les méandres aboutissaient par une convergence insidieuse vers l'entrée unique de la maison de jeu. Qui a vu naguère cette petite Pologne de la Suisse, aurait grand'peine à la reconnaître. Quel état et quel état! Comme tout y est à présent morne et silencieux! Tel apparaît en mer un vieux pirate désarmé. Les hôtels tombent tout doucement en efflorescence; la nymphe de la Fontaine de Santé (*Fons Salutis*), accoudée mélancoliquement sur sa vasque de pierre aride, continue d'épier par habitude l'approche matinale du buveur; mais le buveur s'est fait rare: l'onde iodurée de la petite source semble avoir perdu toute propriété curative, depuis qu'elle ne conflue plus aux flots dorés du Pactole.

En face, sur la rive opposée du Rhône, se dressent majestueusement les ruines féodales du vieux bourg de Saillon: quatre tours, une ronde et trois quadrangulaires, des débris de murs et deux portes. Le reste de la construction surplombe à l'état d'éboulis la route tracée au revers du mont. Le village, écheveau inextricable de ruelles sordides, me revient toujours à la mémoire sous l'aspect d'une immense étable pleine de fumier et de beuglements. Près de là, encore une gorge, une gorge « payante », bien entendu, avec torrent, escaliers et cascades. Le torrent est vomé par les Diablerets; il tombe dans une grotte bizarrement taillée où certaines saillies de roc figurent, à s'y méprendre, des visages d'hommes et d'animaux. Des parois antérieures jaillit une source d'eau sulfureuse. Un moulin à scie fonctionne aux abords du défilé, à côté et au profit de la maison de garde et de perception, occupée par une femme de Zug.

Toute cette partie de la grande vallée rhodanienne est dominée par une sommité d'un galbe très-caractéristique: c'est la Pierre-à-Voie, appelée aussi, quoique improprement, Pierre-à-Voir (1). Cette montagne, dont les épaulements s'étendent depuis l'embouchure de la vallée de Bagnes jusqu'à l'étroite brèche qui conduit par Isérable au col d'Établou, n'est point une de ces cimes revêches dont les plus héroïques grimpeurs osent à peine tenter l'escalade: son altitude extrême n'excède pas deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer; mais la mesure est tout autre, prise au versant: là le développement de l'échine alpestre est de plus de trois lieues et demie, et de la base au sommet il y a pour cinq ou six heures de marche.

Par l'ensemble de sa figure, cette montagne forme type; elle satisfait aux deux conditions essentielles du genre: elle domine, et elle court. Son piton d'élanement, sorte de pain de sucre ébréché, attaque résolument le ciel bleu et dessine par-dessus le fouillis des croupes adjacentes un admirable « signal » rocheux, un énorme *Steinmännli* naturel qui manque aux cimes les plus prisées, et notamment au Righi-Kulm. A l'ouest, une longue arête boisée, qui se développe horizontalement,

(1) Son nom de *Pierre-à-Voie* lui vient d'une ancienne voie dallée, encore en partie existante, qui l'escaladait jusqu'au sommet.

abrite de son rempart une aire plane que presse à droite et à gauche un moutonnement de cônes inégaux. Si l'on continue à suivre de l'œil la projection orientale du mont, on le voit, toujours hérissé d'une robuste végétation, s'abaisser successivement et régulièrement, jusqu'à ce que, au point de brisure de ses attaches secondaires, apparaissent d'autres montagnes plus glabres d'aspect, d'un entablement plus grossier, qui n'en font que mieux ressortir la richesse des contours du premier plan.

Du côté de l'est, la dégradation suit une marche moins rythmée. Avant d'aboutir à l'oblique trouée de Riddes, la ligne de faite hésite à plusieurs reprises, elle se ballonne et se déprime, elle se boursoufle et se creuse avec une sorte d'inquiétude; on dirait qu'elle appréhende l'approche du défilé, qu'elle s'essaye, du plus loin qu'elle peut, à la chute finale qu'elle y doit faire, et que chaque fois, saisie d'épouvante ou d'orgueil, elle se redresse d'un mouvement fébrile.

Au-dessous de l'immense dos continuent de courir, ignorants de ces transes et de ces convulsions, les étages inférieurs du mont. Quelque accident qui survienne, ceux-là sont toujours sûrs de pouvoir rejoindre sans trop de peine leurs tronçons. Il n'y a guère de col qui ne s'adapte à leur taille, et mainte fois leur plan se confond tout naturellement avec le seuil même de la dépression; car la montagne dont je parle a ceci de particulier, qu'au lieu de tomber à pic sur la plaine, elle y vient mourir graduellement, s'y échappe en molles déclivités, y projette, comme autant de racines vagabondes et torses, une quantité d'éperons verdoyants. Par là elle reste en une constante communication avec la vallée, elle participe de sa vie, de son aspect et de son humeur; elle accueille sur ses pentes hospitalières les riches vergers et les belles prairies du plat pays; elle livre sans rechigner aux riantes floraisons d'en bas tout l'espace disponible entre le sillon mobile des torrents et la rainure fixe des *dévaloirs*; elle ménage enfin aux pâtis plus d'une place de choix entre la triste forêt de pins et la joyeuse futaie de mélèzes.

Ces pâtis d'été, qui ne sont pas toujours visibles de la plaine, portent le nom général de *mayens*, et constituent une des richesses les plus précieuses du montagnard valaisan. On peut même dire qu'avec les plants de vigne renommés qui croissent de Martigny à Sierre, ces alpages sont le plus clair et le plus assuré de son avoir. Encore le savoureux cep de l'avant-mont est-il sujet parfois à quelque accident; le pacage alpestre au contraire — au moins dans la région médiane — n'a rien à craindre des éléments. Sa situation le met d'ordinaire à l'abri des avalanches, et, à quelque moment qu'il dépouille, suivant les années, sa fourrure de neiges hivernales, on le retrouve avec son herbe odorante et fine et tous ses principes extraordinairement nutritifs que ne possède point, tant s'en faut, le pré à faucher du bas pays.

IV

Un matin du commencement de juin, avant même que le soleil eût lancé sa première onde lumineuse par-dessus la montagne de Riddes, je descendais pédestrement, le bâton en main, la rampe ardue de Saillon, pour aller rejoindre, à titre de volontaire, le bataillon de vaches laitières qu'on devait conduire, ce même jour, « estiver » sous la Pierre-à-Voie.

Le lieu de ralliement était de l'autre côté de la plaine, à la sortie du village balnéaire de Saxon. C'était là que, la veille au soir, on avait rabattu tout le bétail appelé à faire l'ascension. J'avais assisté avec intérêt à cette phase préliminaire de l'opération, et, initié comme il faut aux mœurs des pâtres

et de leurs bêtes, je m'attribuais qualité spéciale pour suivre par le menu l'ordre et la marche de la colonne émigrante.

Tout en traversant à petits pas le bois de Saillon, en deçà de la vacillante passerelle du Rhône, je me représentais d'avance tous les détails de la fête, car la montée aux mayens est pour les vaches une vraie fête. Quiconque n'a point vécu dans la familiarité de cette gent cornue est à mille lieues de soupçonner ce qui se passe à certains moments dans leur intellect; il y a là tout un chapitre oublié de psychologie animale.

De même que, dès qu'elles sentent l'herbe verte, les vaches ne veulent plus manger de fourrage, de même, à mesure que le temps de l'estivage approche, elles manifestent une répugnance de plus en plus vive à se rendre de l'étable au pâtis de la plaine et à retourner du pâtis à l'étable. L'instinct leur donne des avertissements d'une précision merveilleuse. Plusieurs jours avant l'époque fixe où elles ont l'habitude d'émigrer, on les voit s'étendre mélancoliquement et regarder la montagne, boudant à l'herbe, le cou tendu, en poussant de petits beuglements et parfois même en versant de grosses larmes. Ce n'est qu'à force de ruse et de coups que le gardien les ramène au gîte, quand toutefois il les y ramène, car plus d'une refuse obstinément de se laisser faire. Il faut alors traire sur place les récalcitrantes et leur accorder la permission de coucher dans « l'île » : c'est le nom que l'on donne en Valais à ces prés de vaine pâture dont on ferme tant bien que mal les issues au moyen de barrières à ligaments d'osier. Encore cet arrangement à l'amiable n'est-il pas toujours praticable. Chez certains ruminants, la nostalgie printanière des hauts pâtis est si forte qu'ils en semblent tout affolés. Quand, vers six heures de l'après-midi, le pâtre fait mine de rallier le troupeau pour la nuitée en lieu clos, mainte gaillarde, avisant la brèche la plus proche, secoue brusquement ses clochettes, et détale avec des dandinements de croupe insensés. Elle fuit ainsi, sonnant le tocsin à travers champs, marécages et halliers, jusqu'à une distance parfois de plusieurs lieues. Grosse affaire : il faut, le lendemain au petit jour, se mettre en quête de la bête, car, une fois qu'elle a broussé sur les pâtis d'une autre commune, nul ne la ramène. Loin de là : le propriétaire, pour la ressaisir, est tenu de payer l'amende. L'animal doit également tribut de sa personne; l'homme de Fully ou de Brançon qui attrape en rupture de ban sur ses terres une vache de Riddes ou de Charrat a le droit de la traire, ... si elle y consent.

Cette agitation, cette fièvre d'attente, chez les individus qui ont coutume d'estiver périodiquement, demeure rebelle à l'emploi de tous les moyens. Le bétail qu'on attacherait dans l'étable s'y laisserait dépérir d'inanition, et, sitôt qu'il pourrait rompre son lien, s'en irait de lui-même vers l'alpe. L'expérience en a été faite. Par contre, les vaches qui ne sont jamais montées aux mayens, — il y en a toujours un certain nombre qui restent l'été dans la plaine, — ignorent ces douleurs poignantes qui tourmentent l'âme de leurs compagnes. Elles savent néanmoins qu'il vient un moment, au renouveau, où on les sépare de celles-ci. C'est un fait dont j'ai acquis la preuve, ce jour même, en arrivant au lieu d'où devait partir la caravane.

Il y avait là vingt-cinq ou trente bêtes de cette nerveuse et excellente race valaisanne dont j'ai déjà dit quelques mots plus haut. Toutes laissaient percer dans leurs yeux une animation extraordinaire; la plupart avaient peine à tenir en place, et c'étaient des démonstrations, des beuglements, des reniflements, entrecoupés de toutes sortes de souffles étranges. Les pâtres suisses sont fous, dit-on, deux fois par an : lorsqu'ils vont à la montagne et lorsqu'ils en reviennent. Bien plus vrai encore est le

mille points l'histoire de cette société. L'économie politique, à titre de science, est née seulement depuis un siècle; mais, comme fait, elle existe depuis que deux hommes ont échangé un fruit ou une arme, et elle force aujourd'hui le savant de s'arrêter à des questions qui n'avaient jamais préoccupé Tite-Live ni Tacite. Enfin, la philosophie veut suivre ce qui est plus important que les récits de batailles ou d'émeutes : ces lentes évolutions qui modifient les idées, les croyances et montrent un monde naissant sous un vieux monde qui s'écroule.

Toutes ces obligations imposées aux historiens modernes, M. V. Duruy a cherché à les remplir. L'édition que nous annonçons est presque un livre nouveau. Nouveau aussi sera le genre d'illustrations que nous avons choisi. Rien, dans nos dessins, ne sera donné à la fantaisie ni à l'imagination; tous reproduiront des documents fournis par nos musées : médailles, camées, bustes, statues, peintures anciennes dont le nombre s'accroît par les fouilles; objets d'art trouvés dans les tombeaux; vases peints fournis par les nécropoles; paysages pris sur les lieux théâtres d'événements célèbres; ruines encore debout ou retrouvées sur de vieilles estampes. Quelquefois même, nous prendrons dans les cartons de notre École des Beaux-Arts la restauration de monuments anciens, faite par nos meilleurs architectes d'après l'étude approfondie des ruines qui en restent. En un mot, nous voulons mettre en regard de l'Histoire Romaine racontée l'Antiquité Romaine figurée.

Cet ouvrage contiendra notamment plus d'un millier de médailles choisies parmi les plus belles, ou parmi celles qui offrent un intérêt historique; toutes seront dessinées, non d'après des reproductions plus ou moins exactes, mais d'après les monuments mêmes.

La collection des camées et des pierres gravées du cabinet de France, la plus célèbre de l'Europe, n'est guère connue que par des notices; nous y puiserons largement pour la faire connaître par des dessins.

M. Cohen, du cabinet de France, M. Muntz, bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, ont bien voulu nous assurer leur concours pour le choix des médailles et des monuments que reproduiront nos gravures.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. VICTOR DURUY, formera six ou sept volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures et de 100 cartes ou plans et paraîtra par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars 1878.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraîtra régulièrement une livraison par semaine à partir du 27 Avril 1878.